

Pierre marche

Patrick Nicol

Number 83, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nicol, P. (2021). Review of [Pierre marche]. *L'Inconvénient*, (83), 92–94.

Pierre marche

TERRE DES CONS

Patrick Nicol

Pierre marche. C'est une résolution qu'il a prise il y a quelque temps déjà, se rendre au travail à pied. Ça lui dénoue le dos, l'aide à maintenir son poids et puis ça aère l'esprit, dit-on. Quoique Pierre n'est pas sûr pour l'air, c'est si paqueté, là-dedans, si serré, qu'il n'y a pas de place dans sa tête pour la moindre brise. Pas même de la musique. De toute façon, l'idée de marcher avec des écouteurs l'a toujours rebuté, musique ou podcast, c'est pareil, un bruit qui s'ajoute à celui qu'il traîne déjà. Il n'a pas la place ni le temps. Pierre en marchant s'écoute penser. Ce n'est pas comme s'il créait ou faisait du ménage. Un inventaire, à peine, un époussetage sommaire, une pesée. Il récite des horaires plus qu'il ne planifie, répète pour lui-même des conversations qu'il n'a pas eues, donne des cours meilleurs que ceux qu'il s'en va donner, répond à des questions que personne ne lui a posées. Cette activité est ce qui pour lui ressemble le plus à de l'introspection. Pierre marche et se félicite de marcher. Il croit même avoir déjà écrit sur le sujet.

Et puis il y a les oiseaux. Les cardinaux, toujours, la mésange bicolore, parfois. Des geais et des chardonnerets si communs qu'ils en sont presque invisibles, mais pas à sept heures et demie, dans cette lumière-là. Un grand pic, une fois, redessinant un arbre du vieux Nord et un pygargue sur le pont, rabattu par le ciel menaçant à la hauteur des piétons. En bas, sur un rocher au milieu de la rivière, un cormoran à aigrettes se fait souvent sécher, les ailes ouvertes comme le monstre préhistorique qu'il est. À quoi ça sert, les oiseaux ? La question s'impose mais en d'autres termes. À quoi te servent les oiseaux et pourquoi y retournes-tu sans cesse ? Ce sont des reptiles à plumes, généralement bêtes et volontiers cruels. Ta gueule. De la vie là où on n'en cherchait plus. Des sons, des mouvements qui toujours semblent fortuits mais constituent la seule permanence qui importe. Vous me croyez ici, je suis ailleurs. Une sitelle derrière vous ricane. Vous vous pensez là. Je vous ai perdu.

Pierre n'a personne à qui parler d'oiseaux. Pas comme il le ferait. Les ornithologues sont de braves gens, mais les plus intéressants sont des solitaires et les autres parlent, c'est effrayant, et de choses qui très vite vous lassent. Pierre aimerait avoir un ami avec qui parler d'oiseaux, une personne comme lui qui s'intéresse aux oiseaux à sa façon. Il y avait bien cet intellectuel de gauche qui écrivait de si beaux papiers sur l'ornitho-

logie en temps de pandémie, mais il a été balayé par la vague de dénonciations et on ne veut plus être son ami. Il y a l'économiste qui publie parfois sur les pages Facebook consacrées aux oiseaux, mais il vit loin, celui-là, et Pierre ne sait pas quelle circonstance extraordinaire pourrait les réunir. Ni s'ils ont d'autres affinités, si, par exemple, ils pourraient boire ensemble un café. Reste le grand écrivain connu pour ses sympathies aviaires. Pierre devrait bien un jour frapper à sa porte, se présenter comme si son nom avait quelque signification et dire Moi aussi, je m'intéresse aux oiseaux. Mais on ne va plus rendre visite aux écrivains et de toute façon on n'engage pas la conversation avec eux. Ces gens-là parlent tout seuls, même devant vous, ils parlent sur vous, ils parlent vers vous, comme le dit Lorrie Moore dans une de ses nouvelles, ils émettent des paroles en votre direction comme on frappe des balles au champ sans s'occuper d'où elles tombent. La nouvelle de Lorrie Moore s'intitule *Vie en communauté*. Pierre pourrait y penser un peu, mais je n'en ai pas envie. Pierre marche pour se rendre au travail et si un jour un collègue s'avise de marcher avec lui il prendra sa voiture. Au diable le covoiturage.

La rue est déserte, les trottoirs sont déserts. Un écureuil se prélassé sur la chaussée que le soleil commence à réchauffer et voilà qu'il se couche, l'animal, le menton posé sur ses pattes griffues croisées sur la ligne blanche. Il va s'endormir. S'endorment avec lui les chats sur les galeries, les chiens sur les banquettes arrière des voitures abandonnées. Nulle part nul mouvement, sinon les bras et les jambes de Pierre qui allègrement marche vers son travail, sa croix, son pain quotidien et des oiseaux qui n'arrivent pas à choisir sur quelle branche mourir.

Arrivé au cégep dont le stationnement est vide, Pierre met son masque avant d'entrer. Se lave les mains sans avoir rien à déposer – vive les packsacks ! – et monte l'escalier qui le mène à son bureau. Ici non plus, personne. Aucune personne. Pierre regarde l'heure. Il a trente minutes avant son cours. C'est trop, mais Pierre déteste être en retard.

Facebook n'offre plus que des publicités d'inutile et des photographies d'oiseaux. Pierre a rayé de ses amis toute personne qui parlait de politique ou de sport ainsi que les promoteurs de l'achat local et les prescripteurs culturels. Je crois en avoir déjà parlé. Pierre a également caché les activités des membres de sa famille, las de se faire rappeler des origines qui sans pitié pointent vers votre destination. Il ne reste que les observatoires d'oiseaux de Tadoussac et de Rimouski, et cet ancien élève qui photographie des baleines, étrangement discret ces jours-ci. En fait, ne défilent à l'écran aujourd'hui que de vieux oiseaux, des observations datées. Mais comment distinguer un junco d'un autre ? Qu'est-ce qui différencie une chouette de son arrière-grand-mère ? Tous les individus se confondent, identiques, l'oiseau qu'on a vu hier est pareil à celui aperçu l'an dernier, trois cents kilomètres plus loin. Le même. Toujours. En cela peut-être Pierre est un conservateur, amoureux de la familiarité, du retour, préférant la reconnaissance à la surprise, les cycles aux lignes, l'ancien à l'étranger, cette énumération promet d'être interminable, les espèces aux individus, la race à l'être, l'identité à l'identité. Non. Pierre n'est pas assez bête pour être conservateur. Il aime les oiseaux.

Le corridor de l'étage des professeurs est encore désert dix minutes avant l'heure prévue pour le début des cours. Les toilettes sont libres. Dommage, Pierre n'en a pas besoin. L'abreuvoir donnerait de l'eau jusqu'à plus soif, mais il est malcommode de boire avec un masque. Dans la salle de repos flotte la conversation constante. Pierre la traverse comme un explorateur fend un nuage de mouches, ou un navire la brume, et s'assoit au fond de la salle, près de la fenêtre où viennent se cogner deux arbres grands. Il écoute la conversation parce qu'il est impossible de ne pas entendre.

Ici, j'ai une pensée pour les ondes radio qui traversent la stratosphère. Elles voyagent dans l'espace sidéral, susceptibles d'être captées par les civilisations éloignées. En prenant leur café, les extraterrestres écoutent Jeff ou Gérard Fillion, entendent le tour de l'île et le Centre Vidéo-tron, en appuyant sur les boutons qui font pousser leur gazon, en actionnant l'application qui régule leur taux de potassium, en hydratant leurs enfants extraterrestres que notre œil peu exercé ne réussit pas à distinguer les uns des autres. Ils se disent ça n'a pas d'allure, ces gens, il faut le leur dire. Ils sautent dans le vaisseau : c'est par là. Mais la distance, les indications confuses, les embouteillages de déchets cosmiques et les enfants qu'il faut sans cesse vidanger... vous savez ce que c'est. Ils arrivent trop tard et il n'y a plus personne. Dommage, on les a manqués. C'est quand même joli, ici. Pas du tout comme on l'avait imaginé.

Maintenant, ce sont les chaises qui parlent. Celles-là mêmes qui hier soutenaient nos culs sont capables de tenir une conversation, avec les fauteuils, les murs. Sans nous. Elles ont absorbé tant de mots qu'elles vont mettre des années à les exsuder, suintantes comme des vierges

polonaises, radioactives comme des pierres ukrainiennes, fumantes comme le Gange, gorgées comme des éponges des mots de la radio, des journaux, des balados relayés par des humains dînants, amplifiés par l'écho des bols creux, des assiettes vides et des cuillères où on se mire déformé. Pierre envisage d'intervenir, de dire un mot, mais il est un peu tard pour participer à la discussion. On ne chevauche pas la queue de la comète, on ne répond pas à l'écho. Pierre a l'esprit de l'escalier. C'est bien connu.

Dans un film de science-fiction – je ne sais plus lequel – un homme se retrouve le dernier survivant sur la Terre. Tout le monde est mort en même temps sauf lui. Pourquoi donc lui n'est-il pas mort ? Parce qu'il était en train de mourir, justement. Alors que tout le monde franchissait la porte dans une direction, il la franchissait dans l'autre, à l'inverse de tout le monde. C'est dur à expliquer, mais vous avez compris, mais j'insiste : comme si la vie et la mort avaient été inversées au moment même où il mourait. Quittant la vie, il entre dans la vie maintenant rendue de l'autre côté du portail. Je ne sais plus de quoi il mourait quand il n'est pas mort. Je me rappelle cependant qu'après un certain temps il se rend compte qu'une autre personne est vivante, sans doute parce qu'elle était morte en même temps que lui. Elle s'était suicidée, la pauvre – c'était une jeune femme –, et se retrouvait maintenant la seule survivante. Mais non, il y a l'homme aussi. Imaginez qu'ils se déplaisent. Ce serait dommage.

Les meilleurs cours sont ceux où il n'y a pas de questions. Jamais pédagogie n'aura été aussi inversée et distanciation tant idoine. Pierre a passé une heure trente à parler de *Vie en communauté*, une nouvelle de Lorrie Moore, vous le savez, dans laquelle une jeune femme, Olena, peine à s'intégrer à une communauté de bien-pensants, des démocrates de village, des progressistes de banlieue. Son nom est l'anagramme d'*alone*, elle s'en rend compte à la page 32. Les surfaces étaient parfaitement désinfectées. Les aérosols à peu près absents dans le local adéquatement aéré. À gauche de la porte de la classe, sur le mur, un gros distributeur de papier a été fixé à côté d'un crochet servant à suspendre une bouteille de désinfectant. Ces ajouts côtoient le laminé des consignes en cas de fusillade et l'affiche du centre d'aide en français. Tout ça coïncé entre l'antique interphone et l'aiguiseur désuet. Pierre en a fait une photo, une fois, qu'il a partagée sur Facebook. Il n'a récolté aucun like.

L'homme au début du film imagine qu'il est mort. Que cette ville déserte, ces immeubles abandonnés, ces grands espaces muets et à lui seul destinés, c'est la mort. Et si l'enfer, c'est les autres, il ne doute plus d'où il est. Les étagères des commerces sont garnies et il n'y a pas de file d'attente. Les politiques de retour sont généreuses et les employés discrets. Puis l'homme pense qu'il rêve peut-être, mais non. Les rêves ne durent pas deux jours, une semaine. On ne s'endort pas dans les rêves pour se réveiller le lendemain, dans le même rêve, avec une envie de pisser. Il est seul sur la Terre, ce sera ça, la vie, maintenant. Il est mieux de se trouver un ouvre-boîte. Un tire-bouchon. Puis il rencontre la femme, la dernière ou la première femme. Imaginez qu'ils s'insupportent. Et la question de la sexualité qui finira bien par se poser.

En sortant du cégep, Pierre ne remarque pas le véhicule qui occupe à lui seul les deux tiers du stationnement. Une forme allongée suspendue à un mètre du sol, laiteuse et vibrante, secouée de lumières mates et tout à fait silencieuse. Des êtres en sont sortis, des êtres-enfants qui s'épivardent sur le talus. Quelqu'un qui les verrait les trouverait tous pareils. Regarde, maman, il y a des gens. Un des petits essaie d'attirer l'attention de sa mère sur une colonie de fourmis. Je me demande lequel est Gérald. Il pointe un ver. Celui-là doit être Jeff. Les parents n'entendent pas, ils sont restés dans le vaisseau, profitant de ce moment de tranquillité pour se régénérer. Les senseurs leur signalent en vain un organisme chaud plus grand qu'un oiseau, qui s'éloigne, une masse remplie d'images et de sons, seule tache pensante dans le paysage.

Pierre marche vers chez lui, content de sa journée, qui d'ailleurs promet de bien se terminer. La route qui l'attend est tout à fait désencombrée et, s'il est chanceux, il surprendra une paruline ou un jaseur.

Il le sait : détester tout le monde et haïr sa vie n'est pas une solution. Mais il compte bouder encore un peu. Le temps de se refaire une santé, de décider quoi aimer, de mieux choisir ses luttes et ses distractions.

Quand il rentre à la maison, sa blonde est déjà là. Bonjour, je me suis ennuyé. ■